

Blanche WEISS

Judith

La croisade inachevée

Cet e-book a été publié sur
www.bookelis.com

Copyright Blanche Weiss, 2019

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

L'auteure est seule propriétaire des droits et responsable du contenu de cet e-book.

Table des matières

AVANT PROPOS	8
CHAPITRE 1	15
CHAPITRE 2	55
CHAPITRE 3	81
CHAPITRE 4	101
CHAPITRE 5	144
CHAPITRE 6	154
CHAPITRE 7	169
CHAPITRE 8	181
CHAPITRE 9	192
CHAPITRE 10	205

CHAPITRE 11	223
CHAPITRE 12	233
CHAPITRE 13	245
CHAPITRE 14	264
Epilogue	286

*Je dédie ce livre à Jean-Olivier Héron,
mon « professeur Shlomo Grosz » à
moi, avec qui je me suis amusée à
imaginer le début des aventures de
Judith, il y a des années de cela... Si
elle est aussi belle, c'est grâce à lui,
mon père.*

« Je rêvais
croisades, voyages de découvertes dont on
n'a pas de relations, républiques sans
histoires, guerres de Religion étouffées,
révolutions de mœurs, déplacements de races
et de continent : je croyais à tous
les enchantements. »

Une saison en Enfer (1873)
Arthur Rimbaud

AVANT-PROPOS

Constantinople, le 11 avril 1204.

Les deux cent dix galères vénitiennes peinaient à garder leur mouillage face au vent qui soufflait de terre. Leurs voiles triangulaires avaient été ferlées tandis que les rameurs tentaient de maintenir les navires en bon ordre. Les oriflammes claquaient comme des fouets, cinglant les efforts des moines qui tentaient de ranimer les ardeurs guerrières des soldats vénitiens et des croisés francs et lombards.

Au milieu de cette armée forte de dix mille hommes, sur une galère pavoisée de rouge et d'or, bien à l'abri sous une tente, un vieillard aux yeux morts tournait son visage décharné vers les murailles de la ville assiégée en marmonnant des imprécations contre les Byzantins. Privilège de l'âge et de sa condition, il se tenait assis au fond d'un fauteuil d'apparat, emmitouflé de chaudes

couvertures pourpres, ses pieds frêles posés sur un petit tabouret recouvert de brocard. Enrico Dandolo, doge de Venise avait, à 94 ans, l'air d'un charmant vieil homme, mais il n'en avait que l'air comme Boniface de Montferrat, chef des croisés, l'avait appris à ses dépens : cet homme que la mort paraissait épargner, tenait d'une poigne de fer les cordons d'une bourse qui crierait famine et vengeance tant que les troupes des croisés devenus simples mercenaires n'auraient pas mis la main sur les immenses richesses qui les attendaient de l'autre côté des remparts de Byzance.

Il s'agissait maintenant d'éliminer Alexis V, l'usurpateur aux sourcils buissonneux qui venait d'étrangler de ses propres mains Alexis IV Ange, son dernier empereur.

— Ces Grecs sont pires que les Juifs !

Les marmonnements s'étaient mués en imprécations assénées d'une voix forte et claire.

— Et nous allons devoir recommencer l'assaut !

— Il faudrait pour cela que les vents épousent notre cause.

— Les vents tourneront, chevalier ! Notre Seigneur voulait simplement éprouver notre foi. Une escarmouche perdue ne présage en rien de l'issue de la guerre. Nous agissons au nom du pape et de la sainte Église, ne l'oubliez jamais.

— Dieu m'en garde ! Et puisse-t-il ordonner aux vents...

— Ils seront nos alliés et ce jour-là n'oubliez pas, vous, les Lombards et les Francs, que vous aurez droit à un quart du butin, ce qui devrait couvrir largement vos frais et les nôtres.

— Vous garderiez trois quarts des richesses ?

— Qui ne seraient que le remboursement des sommes engagées pour vous amener jusqu'ici, chevalier. Soyons honnêtes, nous n'avons plus, ni l'un ni l'autre, assez d'argent ni de vivres pour continuer vers la Terre sainte ou pour rentrer chez nous. Après la mort de l'empereur, nous n'avons plus espoir de récupérer l'argent qu'il nous avait promis qu'en nous emparant de la ville. C'est notre seule planche de salut...

Planche de salut ou voie royale qu'un

caprice du vent allait bientôt ouvrir à la Sérénissime vers le plus fabuleux amoncellement de trésors jamais offert à la cupidité des hommes. Car il allait de soi qu'au-delà de ses privilèges commerciaux et religieux, Venise garderait ses propriétés aux quatre coins de l'Empire byzantin.

— J'aimerais également que les deux palais impériaux des Blachernes et du Boucoléon me reviennent comme dédommagement personnel, poursuivait le doge. Je vous laisserai le reste, dans les limites du raisonnable et pour la plus grande gloire de la Chrétienté. Qui sait, en effet, si l'occasion de mettre fin au douloureux schisme qui défigure notre Église ne nous sera pas accordée à l'issue des combats ? Sans parler d'une couronne impériale dont vous aimeriez vous coiffer. Je me trompe ?

Le vieil homme se tourna vers un chevalier qui se tenait discrètement derrière lui.

— Marco ? Mon cher neveu, enchaîna le vieil homme d'une voix douce, reconduis notre invité et reviens aider ton vieil oncle.

Le 12 avril enfin, les vents changèrent de camp, virant au nord, ce qui permit aux navires vénitiens de se rapprocher des murailles.

Après une courte bataille, les soixante-dix croisés débarqués réussirent à faire quelques brèches dans les murs, tandis que, sur la mer, le reste de la flotte parvint jusqu'à l'enceinte, au prix de furieux combats. Une fois enlevés le quartier et le vaste palais des Blachernes au Nord-Ouest, les croisés en firent leur base principale pour conquérir le reste de la ville derrière un mur de feu que le vent poussait devant eux.

Alors, commença le sac de Constantinople qui dura trois jours et trois nuits, un pillage effréné, doublé d'une succession d'horreurs telles que le monde n'en avait jamais vu.

Ce fut d'abord la soldatesque lâchée à pleines rues comme des loups affolés par l'abondance du gibier. Dans les maisons, ces meutes s'emparèrent de tout ce qui étincelait, détruisant ce qu'ils ne pouvaient pas emporter, ne faisant de pause que pour

assassiner, enlever des femmes ou défoncer des portes de caves à vin. Pas plus les monastères que les églises ou les bibliothèques ne furent épargnés. Des bûchers furent allumés pour brûler les écrits des philosophes grecs, romains et arabes qui avaient échappé au premier incendie. Dans Sainte-Sophie, des soldats ivres lacérèrent les livres sacrés, les icônes et les ornements, avant de les fouler aux pieds. Et, pendant qu'ils buvaient dans les vases sacrés, des femmes dénudées dansaient sur les autels consacrés.

Plus bas et plus au Sud, suivant l'avant-garde des flammes, ces croisés devenus brigands pénétraient partout, achevant de piller aussi bien les palais que les simples maisons.

Rares furent les habitants qui purent se vanter plus tard d'avoir survécu à cette folie meurtrière. Au nombre de ceux-ci, l'histoire a retenu l'aventure de cette jeune femme laissée pour morte à la suite d'une rencontre avec des Latins trop ivres pour la sabrer proprement mais pas assez pour ne pas la blesser à l'épaule, de la pointe de l'omoplate

à la clavicule, avant de la précipiter dans une citerne vide dont elle parvint à s'extirper dès qu'elle eut repris connaissance...

Cette orgie de feu, de pillages et de sang dura trois jours ; trois jours interminables pendant lesquels le joyau de l'Orient chrétien devint un abattoir pour la plus grande gloire de l'Occident chrétien, la fortune de Venise et l'ultime triomphe de son doge, Enrico Dandolo.

CHAPITRE 1

*Chaque pierre tombale couvre une
histoire universelle.*
Heinrich Heine.

Minsk, de nos jours.

Pour la jeune femme qui marche dans les

rues de Minsk, la question se résume ainsi : a-t-elle besoin de lunettes ou cet Alexeï écrit-il comme écriraient les mouches si les mouches savaient écrire ? Le nez collé au plan qu'il lui avait griffonné au dos d'une enveloppe, elle se hâte autant qu'elle le peut mais maudites soient les pattes de mouches quand elles servent de modèle à ceux qui ne savent plus écrire autrement qu'en frappant sur les touches d'un ordinateur ! Ceci étant dit, elle se sent poussée par l'espoir d'avoir trouvé – enfin – une trace tangible de ce qu'elle recherche depuis... depuis une éternité ! Alors elle poursuit sa route d'un pas décidé.

Les quelques passants qui la croisent la suivent volontiers des yeux tant elle sort de l'ordinaire avec sa jupe longue, sa courte redingote à la taille cintrée, ses bottines de cuir noir et sa casquette de gavroche à qui la masse des cheveux qu'elle y a rassemblés donne l'aspect d'un ballon plus ou moins dégonflé. En dépit de la besace qu'elle porte à l'épaule, on la croirait volontiers échappée d'un défilé de mode et, s'ils pouvaient zoomer sur son visage allongé, leur curiosité

augmenterait d'un cran à cause des cicatrices qui zèbrent sa figure sans pouvoir la défigurer. Deux cicatrices se remarquent entre toutes, l'une en croissant de lune au-dessus de son sourcil gauche, l'autre, fine comme un coup de cutter, déforme sa lèvre inférieure avant de glisser vers son menton. Curieusement, loin de l'enlaidir, ces traces rendent sa beauté plus attirante parce que plus fragile. Mais faute de pouvoir la contempler ainsi, les passants qui s'éloignent se demandent où ils ont déjà vu ce type de visage. Dans le meilleur des cas, les plus cultivés évoqueront Sarah Bernhardt, d'autres Barbra Streisand : mêmes yeux dévorants, même nez allongé, même menton volontaire et même beauté sortie des Mille et une Nuits. Les autres, le plus grand nombre, remettent la réponse à plus tard.

Après plus d'une heure de marche, elle arrive à Maculiscy, l'endroit du rendez-vous, au sud de l'aéroport. « *Passer devant le collège entouré de tulipes et de grands parterres de jonquilles avant de tourner à gauche en direction du hangar...* » déchiffre-

t-elle à voix haute pour le seul plaisir de s'entendre. S'écouter parler la rassure, comme chanter dans la nuit apaise l'enfant solitaire. Elle joue avec le son des mots en y faisant entrer un souffle qui veloute et caresse. Il lui arrive aussi de tresser dans une même phrase des langues différentes :

— Ulice... OK, I'm right. Now, próti dexiá. On és l'autobús ? J'aurais mieux fait to borrow a bike ou de prendre un taxi !

Le collègue.

C'est là qu'habite Alexeï, un étudiant rencontré à la bibliothèque.

Lui :

— Et toi, tu viens d'où ?

Elle :

— J'arrive des États-Unis.

— Étudiante ?

— Disons plutôt chercheuse. En fait, je suis mandatée par l'UNESCO pour recenser les incunables dans l'est de l'Europe.

— Juste les incunables ?

— Les trésors, plus généralement.

— En ce cas, tu devrais venir jeter un coup d'œil à la bibliothèque du collègue où je

travaille. Ma communauté...

— Une communauté ?

— Plutôt un collègue, pardon. On a récupéré des quantités d'ouvrages pendant la dernière guerre. Notamment des rouleaux provenant de la communauté juive. Minsk en était...

— Infesté ?

— Tu n'aimes pas les juifs ?

— Je terminais juste ta phrase.

— Alors tu t'es plantée ! Minsk en était l'un des principaux centres. Nous n'avons rien contre les juifs. Ce ne sont pas eux les ennemis. Crois-moi ! D'ailleurs, il n'y en a plus, ou presque...

— Désolée.

— Je vais te donner mon adresse. Passe quand tu voudras, plutôt le soir, après les cours. Ce genre de trésor n'a jamais fait l'objet d'un inventaire digne de ce nom. Il y a même un rouleau de papyrus et des codex byzantins du XIII^e siècle !

— C'est très gentil, tu peux compter sur moi. Qu'est-ce que tu fais là-bas ?

— Je suis le secrétaire particulier de notre pape.

Dieu merci, il fait beau.

« Tourner à gauche dans l'impasse après avoir longé l'enceinte du collège. Le portail du hangar ne sera pas fermé. Se glisser par l'entrebâillement et refermer la porte. »

— Alexeï ?

Pas de réponse.

Elle s'avance dans l'ombre, et, suivant docilement les ultimes indications portées sur l'enveloppe, elle découvre sur sa gauche une porte vitrée donnant sur une petite entrée d'où s'élève la cage d'un ascenseur autour duquel se love un escalier de service. En face d'elle, une arche s'ouvre sur une sorte de cloître entièrement vitré où trois agents d'un service d'entretien s'affairent à fixer des boîtiers le long de poutres en bois. Il flotte une odeur de soupe aux choux. Le plus proche d'entre eux, celui qui tient l'échelle, sursaute en la voyant, comme un voleur de pommes pris en flagrant délit. En croisant son regard elle se surprend à penser qu'avec des yeux pareils, frangés d'aussi longs cils et par un temps si beau, il aurait mieux à faire qu'à jouer les électriciens...

« Mieux à faire, mais quoi ? » s'interroge-t-elle en souriant.

L'homme en bleu de travail a détourné la tête en fronçant les sourcils. Elle commence à gravir l'escalier décati. La chambre d'Alexeï doit se trouver là-haut, quelque part sous les toits, dans les combles.

C'est alors qu'un parfum d'encens descend à sa rencontre, culbutant l'odeur de choux. Elle s'arrête.

Par la porte palière ouverte lui parviennent à présent les voix d'un chœur d'hommes entonnant un chant orthodoxe.

« *Gospodé pomolooo...* »

Elle achève son ascension, hasarde un pas sur la coursive située au-dessus du cloître, juste à l'aplomb des ouvriers, et là, par la fenêtre d'une salle de classe transformée en oratoire, elle aperçoit devant l'iconostase, un groupe de cinq jeunes moines entourant l'un des leurs, à genoux, torse nu, sa robe de bure descendue à la taille. Un encensoir déroule des serpents de fumée et, devant le moine à genoux, tête basse, rougeoit un brasero d'où émerge le manche d'un fer à marquer le bétail.

La jeune femme qui n'ose pas comprendre ce que ses yeux lui disent, suspend sa marche, fascinée par ce qu'elle pressent mais incapable de fuir ou de fermer les yeux. De l'autre côté du brasero se tient un pope aux cheveux longs retenus sur sa nuque par un petit chignon. Il est aussi grand qu'il est maigre et sa voix grave donne au chant qui s'achève la profondeur qu'on attend d'un service divin.

Elle a beau n'en voir que le dos, la force et la ferveur qui en émanent l'impressionne. Il prie :

— Seigneur et maître de ma vie, éloigne de moi l'esprit d'oisiveté, de domination et de découragement. Seigneur et maître de ma vie, Seigneur et maître de ma vie, sois béni...

La suite se perd dans sa barbe tandis qu'il se prosterne en se signant trois fois. Il se tourne ensuite vers la petite assemblée, révélant à celle qui l'observe un regard bleu clair, presque blanc, rempli du chagrin qu'engendre la misère du monde chez ceux qui l'ont trop longtemps contemplée.

— Mes enfants, poursuit-il, prions le Seigneur, Saint Calliste, Patriarche de la

Nouvelle Rome, prions les saints apôtres Luc, André et Thomas, le prophète Élisée et le Saint martyr Lazare en cette fête du transfert des saintes reliques dans notre église des Saints Apôtres à Constantinople. Prions pour nos martyrs, que leur sacrifice nous guide sur le chemin de la vérité et de la rédemption. En vérité, je vous le dis, le temps est proche, le temps est là, et mon cœur bondit de joie en accueillant parmi nous notre frère Alexeï.

À ce moment, le moine à genoux, torse nu, relève la tête, visage illuminé d'un sourire extatique. C'est Alexeï, l'étudiant bavard dont elle a fait connaissance à la bibliothèque. Celui qui pouvait lui permettre de mettre la main sur les manuscrits recherchés.

Une main invisible lui étreint le cœur. La peur, sans doute, la forçant à rester encore une fois comme un témoin immobile.

— Mes chers frères, mes bien-aimés, nous sommes enfin au complet, poursuit le pape. Pour Dieu, mille ans sont comme un jour, mais le temps est venu où sa Justice et sa vengeance vont se répandre sur la Terre pour

effacer les outrages faits aux Enfants de Lumière. Souvenez-vous qu'Il n'a pas d'autres mains que les nôtres pour accomplir Son dessein. Nous sommes Son bras Vengeur et le souffle de Sa Colère !

Enveloppant sa main droite d'un pan de son manteau, il saisit le manche du fer dont l'autre extrémité reste plongée au cœur des braises.

— Jeune pécheur, tu as choisi la sainte voie de la purification par le feu. C'est en la suivant pas à pas que tu trouveras la place qui t'attend au milieu des Justes. C'est elle qui t'ouvrira la porte du paradis réservé aux vrais croyants, et c'est ce signe dans ta chair qui va faire de toi le frère de nos saints martyrs : la croix des saints de la vraie Rome, de la Foi Véritable. Qu'elle devienne à jamais la chair de ta chair, Alexeï !

Puis, promenant son regard sur ceux qui entourent le jeune homme :

— À vous de purifier la Terre des immondices qui la souillent et de hâter ainsi le retour du Messie. À vous l'honneur de détruire Sodome et Gomorrhe. À vous d'ouvrir à deux battants les portes de la

Jérusalem Céleste en suivant la Vierge Marie et sainte Anne. À vous de détruire cette ville livrée aux mains des infidèles, nouvelle Babylone indigne du Saint nom qu'elle porte, bubon d'une peste diabolique où grouillent la dépravation, l'hérésie, le mensonge...

Tirant enfin des braises le fer chauffé à blanc, le pape l'approche du torse du jeune homme qui doit percevoir la chaleur qui rayonne de la croix byzantine fixée à son extrémité.

— Alexeï, proclame-t-il, le Seigneur t'a choisi pour accomplir son œuvre. C'est en son nom que je te marque : reçois le Feu de Dieu et accomplis sa volonté.

— Dieu le veut ! répondent les frères.

La croix effleure le pectoral gauche où elle semble soudain s'enfoncer dans un tourbillon de fumée. Une odeur de chair grillée accompagne le hurlement qui jaillit en geyser de la bouche du supplicié avant qu'il ne tombe évanoui.

La jeune femme, quant à elle, ignorera toujours où elle a pu trouver la force de refaire à l'envers le chemin parcouru.

Les ouvriers s'en sont allés.

Le soleil illumine l'impasse.

Parterres de jonquilles qu'un muret sépare
du trottoir.

Elle s'y assied, se penche, sa tête
dépassant ses genoux.

Elle vomit.

Rien sur les bottines. Le pire n'est jamais
certain !

Elle ferme les yeux et sent son esprit
chavirer.

**Constantinople, avril 1204 –
ou 4965 Anno Mundi.**

De la flotte vénitienne qu'un fort vent d'Est maintient au large de la ville, montent de temps à autre des salves de « Dieu le veut ! » attisées par les moines.

Aux yeux du petit groupe de juifs venus d'Espagne qui se hâtent sous la protection des murailles, ces croisés représentent la pire des coalitions réunissant, sous les bannières du Christ, la brutalité, l'ignorance, la cupidité, la luxure, l'hérésie et l'obscurantisme dont Rome tente de débarrasser périodiquement l'Occident en l'envoyant combattre en Orient.

— Nous y sommes, dit le guide.

Le groupe composé d'une femme et de trois hommes contemple la façade de la maison du « hakham » – le sage – Eliezer ben Dan. Ils touchent enfin au but. Le guide frappe à la porte, une servante leur ouvre et les introduit aussitôt au cœur de la

maisonnée après que chacun d'eux se fut identifié.

« Oh, qu'il est doux pour des frères de demeurer ensemble... » chante le psaume 132. Oui, vraiment, qu'il est doux d'accueillir des frères et une sœur capables de traverser l'Europe pour vous soutenir, vous donner des nouvelles d'autres communautés et réjouir vos yeux comme le fait cette jeune femme qu'on croirait volontiers sortie d'un rêve du roi David ! Regard fascinant, nez allongé et menton volontaire font de cette Judith l'exemple même de celles qu'on destinait aux rois.

C'est elle qui ouvre à présent sa besace et en sort les missives écrites par l'immense Moshe ben Nahman, en échange de quoi elle prendra livraison d'un exemplaire de l'Eshkol ha-kofer de Juda Hadassi, le maître karaïte. Le hakham prend alors la jeune femme à part, longtemps.

— C'est un honneur pour ma maison d'accueillir l'épée de D. en son sein. Je ne suis pas prophète mais j'ai reçu en songe un message à ton intention. Ta route peut s'achever. Ce n'est pas une malédiction.

C'est un mystère. Tu dois trouver ton chemin de vie... et les écrits te concernant. Des sages ont – ou vont trouver ce qui pourra dénouer les liens qui te retiennent. Ce n'est pas de la magie. C'est juste un mystère. Bien, maintenant, allons souper et prends aussi ce coffret que tu apporteras à nos frères d'Occident.

On soupe.

La rumeur qui provient du large inquiète l'entourage du hakham. Il faut dire qu'un an plus tôt les mêmes fanatiques avaient mis le feu au quartier et brûlé la synagogue.

Le soir tombe.

Leur hôte se retire pour étudier avec ses proches ce qui garantira le mieux la sécurité de ses visiteurs. Au terme d'une discussion aussi brève que la situation semble grave, on décide que les voyageurs repartiront dans la nuit du 14 au 15 avril. Or nous sommes le 11, ce qui laisse deux jours pleins pour organiser un départ maritime depuis la porte du Lion afin de contourner les troupes ennemies.

Au matin du 12, les vents ayant

tourné, la flotte ennemie peut gagner la terre, débarquant quelques contingents de chevaliers français et flamands qui entrent dans la ville à l'issue d'un premier assaut. On dit même qu'ils progressent derrière un mur de feu. Il faut fuir.

12 avril 1204 au soir.

La puanteur, le deuil, les cadavres épars que les charognards humains ont abandonnés dans les rues signent la fin d'un monde.

Aucune consolation à attendre de la nuit. Les ténèbres elles-mêmes ont reculé devant le feu, laissant un ciel ensanglanté sous lequel des ombres furtives détalent en direction de la porte du Lion, au pied de la tour de Bélisarius. En tête vient Chimra, la femme du hakham, suivie par ses deux enfants, Hannah et le petit Moshé. La messagère venue d'Espagne ferme la marche, ployant sous le poids de sa besace chargée d'autant de livres qu'on a pu y glisser. C'est Chimra qui porte les vivres. Que ne donneraient-ils pas pour être des souris, filant en bas des murs noircis !

C'est miracle qu'ils soient en vie, sauvés par l'idée du hakham de se réfugier dans les ruines de l'ancienne synagogue où personne n'irait les chercher. Les hommes s'en sont allés par un autre chemin.

C'est alors que Judith voit un groupe de soldats se diriger vers eux. Afin de les détourner des enfants, elle décide de se lever et d'attirer sur elle le danger en s'éloignant de la cachette. Un soudard plus rapide, mais plus aviné que les autres, la suit et lui taille l'épaule en tentant de l'occire d'un coup de son épée. La douleur est terrible. Elle hurle, mais son cri s'enfonce dans la terre en même temps qu'elle choisit de se laisser happer par la bouche d'un soupirail. Tapie au milieu d'un peuple de souris que le feu a chassées devant lui, elle entend les soldats rire et s'injurier avant de repartir en quête d'autres victimes. La lueur de l'incendie la guide le long de la paroi jusqu'à l'escalier qui la conduit à l'air libre.

— Tu n'es pas morte. Béni soit Achem ! murmure Chimra incrédule en immobilisant son bras ensanglanté à l'aide de son voile.